

La transmission et le malaise historique

Lise Vaillancourt

Numéro 138 (1), 2011

Mission et transmission

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63162ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaillancourt, L. (2011). La transmission et le malaise historique. *Jeu*, (138), 116–118.

LISE VAILLANCOURT

LA TRANSMISSION ET LE MALAISE HISTORIQUE

L'an dernier, je prenais connaissance de l'annonce de Pol Pelletier parue dans *Le Devoir* du 16 janvier et de sa lettre au journal *Voilà*¹ concernant les « 30 ans » d'Espace GO, où Pol dénonçait « la fraude intellectuelle la plus grave de notre temps ». À la suite de cette « bombe » qui m'interpellait au premier plan en tant qu'ancienne codirectrice du Théâtre Expérimental des Femmes (TEF) et du premier Espace GO, j'ai écrit une lettre ouverte² sur cet anniversaire controversé, dans laquelle je défendais, en somme, qu'une histoire aussi formidable n'était pas la chasse gardée des fondatrices et n'avait pas à se refermer sur le milieu théâtral, mais appartenait au domaine public et devait y retourner. Pour ce faire, il incombait à l'Espace GO de faire, face à sa compagnie fondatrice, un travail de mémoire en diffusant sur son site, entre autres, des archives substantielles. Après la publication de ma lettre, j'ai décidé de poursuivre ma réflexion avec un petit groupe d'artisans du milieu. C'est ainsi que les questions touchant à la transmission se sont posées en ces termes : Quel rapport entretenons-nous avec notre passé, notamment celui plus combatif des années 60-70 ? Comment le Québec inclut-il son histoire dans son évolution actuelle ? Enfin, en quoi le passé nous permet-il d'inventer notre avenir ? Cette controverse posait aussi plus largement la question du lien entre les gens de théâtre et leur société. En effet, si une artiste est capable de placer dans un des grands quotidiens montréalais une publicité d'une demi-page qui annonce « la plus grande fraude intellectuelle de notre temps » sans que cela suscite aucune autre prise de position d'importance – à ma connaissance, seuls Gilbert Turp et moi avons publié une lettre à ce sujet – il y avait, à mon avis, un grave problème de séparation entre le milieu du théâtre et sa société.

1. Outrée par la campagne médiatique annonçant les 30 ans d'Espace GO, anniversaire dont elle conteste la vérité historique, Pol Pelletier écrivait dans cette lettre : « Avec Espace GO, il y a rupture et mort du concept qui sous-tendait le Théâtre des femmes. » (Tel que reproduit en ligne sur le blogue du journaliste Philippe Couture : <www.voir.ca/blogs/pcouture/archive/2010/01/20/pol-pelletier-s-explique.aspx>.

2. Cette lettre est reproduite en ligne à l'adresse suivante : <www.voir.ca/blogs/pcouture/archive/2010/02/06/30e-d-espace-go-lise-vaillancourt-s-en-m-234-le.aspx>.



La question posée aujourd'hui par *Jeu* me permet de poursuivre plus avant cette réflexion sur la transmission : comment les nouvelles directions qui n'ont pas fondé les compagnies peuvent-elles conjuguer fidélité et pérennité de l'organisme avec pensée autonome et liberté ? La question est fondamentale parce que nous sommes tous rendus à un point tournant et qu'elle interroge à nouveau, 30 ou 40 ou 50 ans plus tard, la raison d'être de chacun des théâtres actuels.

Nicole, c'est moi
de Pol Pelletier.
Spectacle présenté
à l'occasion des 25 ans
de l'Espace GO en 2005.
© Robert Etcheverry.

J'é mets tout de suite une hypothèse hautement improbable : qu'arriverait-il si, demain matin, la relève actuelle était propulsée à la barre des institutions ?

Depuis 20 ans, une multitude de jeunes créateurs se sont retrouvés face à des théâtres déjà occupés et ont, pour cette raison, créé leur propre compagnie afin de posséder leurs moyens de productions, de créer leurs textes ou projets personnels et d'avoir le maximum de liberté, même au prix de contraintes budgétaires rigoureuses. Dans les années 90, on a assisté dans les théâtres à l'avènement des grosses machines de marketing, tandis que les critiques de théâtre se sont mis à s'intéresser presque exclusivement aux choix esthétiques plutôt qu'au contenu et au propos. Plus moyen de lire une critique aujourd'hui pour savoir de quoi il est question, mais tout y est sur le décor, sur l'éclairage ou sur le corps de l'acteur. Enfin, en 2000, un écart important s'est creusé entre les artistes de la relève et les gens de ma génération, avec pour conséquence que les jeunes créateurs connaissent peu l'histoire de leurs aînés et ont développé leur propre dynamique en créant leur festival, leur lieu de diffusion et même leur gala de remise de prix. Par ailleurs, notre milieu faisant maintenant partie de l'industrie culturelle, cela nous

« [...] les jeunes créateurs ont développé leur propre dynamique en créant leur festival, leur lieu de diffusion et même leur gala de remise de prix. » Festival du Jamais Lu 2010, au bar O Patro Vys.
© Marc-Antoine Zouéki.



a placés devant de nouvelles façons d'être évalués, par notre performance en diffusion plutôt que par notre excellence artistique. Tous ces constats ne parlent nullement de pensée artistique ou philosophique. Doit-on s'étonner que Pol Pelletier fasse paraître une annonce sur une « fraude intellectuelle » sans susciter de débat ? Mais je poursuis mon hypothèse. Demain matin, la relève est donc aux commandes. Que pourrait-il se passer de substantiel ?

Un artiste a besoin de toute sa liberté pour créer. Pour moi, il devrait en être de même pour les directeurs et directrices de demain. Je crois depuis toujours que les mandats des théâtres ne devraient pas être figés dans le temps et pourraient être récrits. Pour ce faire, les nouveaux directeurs et nouvelles directrices auraient à faire en premier lieu un devoir de mémoire : retracer l'histoire du théâtre et son répertoire, mettre des mots sur l'esprit et l'aventure intellectuelle qui a marqué la compagnie, et remettre en perspective la raison qui l'a vue naître. La majorité des compagnies de théâtre avec lieu ont été fondées entre 1949 et 1974 à une époque où la dramaturgie québécoise existait peu ou pas du tout. De plus, les artistes fondateurs ont eu le privilège de rédiger eux-mêmes la mission et le mandat de ces compagnies. Je crois que la relève devrait avoir l'occasion, en investissant les lieux, de récrire le mandat de la compagnie au regard de son histoire et du monde actuel. Cet exercice très exigeant, avec un œil tourné vers le passé et un œil tourné vers l'avenir, serait sans conteste formateur et pourrait contribuer grandement à nourrir le sens de ce que nous faisons. De plus, je crois qu'il pourrait même permettre de resserrer le lien entre ces théâtres et la société qui les a vus naître. C'est quoi, diriger une compagnie ? Comment parler du rôle essentiel de l'artiste dans sa société ? Que disons-nous ? Que défendons-nous ? Quel lien peut-il s'établir entre une compagnie et des publics ? Qu'est-ce qu'un lieu de théâtre pour les artistes ? Ce serait donner l'occasion à la relève non seulement d'écrire sa propre page d'histoire, mais également de risquer à son tour une pensée neuve, un regard neuf et, ainsi, de susciter la venue de nouveaux publics.

Dans un contexte d'industrie culturelle et de saine gestion, où l'urgence de trouver de l'argent prend tout le temps autrefois dévolu à la réflexion sur notre pratique et sur notre art, ce sont nos discours, notre pensée, notre possibilité d'évoluer qui sont en train de passer sous le rouleau compresseur de ce foutu terme d'une « industrie », qui n'a rien à voir avec le métier que nous pratiquons.

Je crois qu'il faut survivre à la nostalgie d'un passé plus combatif – le TEF a été et ne sera plus – et voir plutôt comment notre passé pourra contribuer à inventer notre avenir. ■